

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

JOURNAL QUOTIDIEN.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., Limited

HUGUES J. DE LA VERGNE

PRESIDENT ET DIRECTEUR

Phone Main 3487

Bureaux: 520 rue Conti, entre Dé-

catour et Chartres.

Entered to the second class of mail matter, at the postoffice at New Orleans, La., under Act of March 3, 1879.

L'Abéille est en vente au kiosque de journaux, du "Times Square Building", à New-York.

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

Prix de l'abonnement

EDITION QUOTIDIENNE.

Pour les Etats-Unis—

Un an \$7.50

Prix de l'abonnement

EDITION SEMAIDAIRE.

Pour les Etats-Unis—

Un an \$3.00

Prix de l'abonnement

EDITION DU DIMANCHE.

Pour les Etats-Unis—

Un an \$2.00

Chronique

de la Ville

Bureau de l'Etat Civil

Natales.

Mme Louis Coulon, 1238, rue Port, une fille.

Mme Eddie E. Sester, 721, Washington avenue, une fille.

Mme F. C. Douglas Wilkes, 1302, rue Constantine, un garçon.

Mme Joseph Miller, 2801, rue Banks, une fille.

Mme Charles J. Burkhardt, 4011, rue Tchoupitoulas, une fille.

Mme Chester Mara, 2477, rue Dauphine, une fille.

Mme Albert Menzies, 519, rue S. Hennessey, un garçon.

Mme Emile Sander, 1438, rue Pauline, un garçon.

Mme Victor Joseph Martinson, 2107, rue Magnolia, une fille.

Mme James G. Hennessey, 2311, rue Callope, une fille.

Mme Angelo Lili, 1176, rue Constantine, un garçon.

Mme John Juderman, 1136, rue Carondelet, un garçon.

Mme Charles Bazanac, 1127, rue N. Peter, une fille.

Mme James M. Villar, 327, rue Royal, un garçon.

Mme Sidney H. Shannon, 1041, rue Camp, un garçon.

Mme F. B. Favalora, 2092, rue St. Peter, une fille.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 14 Commencé le 14 novembre 1915

Le Triomphe

de l'Amour

Par MADAME**

(Suite.)

—Ma pauvre petite, ton état me

peine, dit Berthe en l'attirant dans ses

bras. Richard s'est éparpillé et se

complètement de ton cœur, que tu ne

puisses l'intéresser à rien en son ab-

sence?

—J'ai tort, murmura Yvonne con-

fuse. Je le sens, mais c'est plus fort

que moi. Avant que nous nous trou-

vions ensemble j'avais moins d'appré-

hension. Tu me parais si supérieure,

Berthe. Ce matin, lorsque tu parlais

avec tant de feu et de raison, je voyais

le regard de Richard attaché sur

toi avec tant d'admiration que je me

disais: que suis-je pour lui? une en-

fant un peu folle, qu'il n'a peut-être

même pas remarquée. Je suis même

moins belle que ses sœurs. — Oui, dé-

cidemment elles sont plus belles que

moi, et je ne sais parler que pour dire

des inutilités. Je me suis trouvée tout

d'un coup si rapetissée, si malheureuse,

que j'aurais pleuré, si malgré tout, ton

triomphe n'avait été un peu le mien.

Je t'aime tant, ma Berthe. Ah! je t'en

propre, fais que Richard m'aime un peu

aussi.

Dans ces moments-là elle espérait

qu'un mot, une parole bien tendre,

comme elle avait tant envie de lui en

dire elle-même, tomberait de ses lèvres.

Mais les jours passaient sans

qu'il lui dit rien, et son cœur se res-

serait dans sa poitrine, jusqu'à croire

qu'il allait casser de battre. Ils al-

laient quitter l'hôtel, leur vie ne serait

plus mêlée comme elle l'était depuis

plusieurs mois, qu'allait-elle devenir?

Le vertige la prenait à la seule pensée

de cette séparation.

— Ma Berthe, finit-elle par dire, je

n'ai plus d'espoir qu'en toi. Richard

et ses sœurs l'ont prise en affection,

parle leur, obtiens d'eux la vérité. Si

Richard ne m'aime pas, je re-

tournerai tout de suite à Angers, mais

ce sera pour y mourir; car jamais, ja-

mais je ne me consolerais de sa perte.

— Mais ton frère ne voit donc rien,

se récria Berthe. Cette mission dont

tu veux me charger, c'est lui qui de-

voit la remplir! En l'absence de tes

parents il est ton tuteur naturel, et sa

grande intimité avec Richard l'auto-

riserait à lui adresser quelques ques-

tions discrètes que moi, en ma qualité

de femme et d'étrangère, je ne puis lui

poser.

— Allons, je vois bien que tout le

monde m'abandonne, dit Yvonne avec

découragement. Ce voyage si gaiement

commencé finit mal. Tu ne m'aimes

pas assez pour passer outre sur cer-

taines convenances, et moi je n'ai pas

la force de vivre dans cette incertitude.

Berthe s'engagea à mettre tout en

œuvre pour connaître le secret du

cœur de Richard, mais gronda douce-

ment Yvonne sur la faiblesse de carac-

tere qu'elle montrait. On ne meurt

pas d'une déception, lui dit-elle, on la

surmonte. Bien des femmes ont

éprouvé cette grande douleur, d'avoir

mal placé leurs affections. Elles ont

su enchaîner à tous les yeux la blessure

dont saignait leur cœur et conserver le

même sourire aux lèvres. Tu feras

comme elles si, contre toute croyance,

Richard n'éprouvait pour toi que de

l'amitié. Tu ne te laisserais pas aller

à un lâche désespoir.

Tu ne parles ainsi que parce que tu

n'as jamais aimé, dit tristement

Yvonne.

Tu crois, répliqua Berthe, un éclair

dans les yeux. Ce ne fut qu'une

flamme fugitive; son visage reprit aus-

sitôt son calme ordinaire.

— Avoue tout à ton frère, c'est ton

devoir, dit-elle franchement à

Yvonne. Lui seul peut trouver le re-

mède au mal dont tu souffres.

Jamais, répliqua la jeune fille avec

effroi. Je craindrais sa colère ou ses

sarcasmes. Il m'aime assez pour sup-

porter mes faiblesses, pas assez pour

que j'en fasse mon confident. Il trou-

verait du plaisir à déflorer mon pau-

vre amour de ses mots cruels qu'il

vous enfonce dans le cœur comme des

griffes. Ce matin je les ai redoutés

pour toi, car je voyais ses yeux flam-

ber de colère. Non, non, non, je ne veux

pas lui dire; je n'ai confiance qu'en

toi et en les bons parents. Promettez-

moi que vous ne m'abandonnez pas

comme vous resterez ici encore quelques

semaines et que pendant ce temps-là

tu feras ton possible pour découvrir ce

qui se passe dans le cœur de Richard.

Ah dis, dis, fais moi cette promesse!

— Je m'y engage, dit Berthe, mais à

la condition que tu vas reprendre ton

engagement habituel, que tu ne te

tourmenteras plus, que tu éviteras

même de parler de Richard jusqu'au

moment où platement éclairé sur ses

intentions, je te dirai franchement ce

que tu dois craindre ou espérer.

— Ne pas en parler, soupira Yvonne

comme ce sera difficile!

Berthe sourit et envoya Yvonne se

reposer, alléguant qu'elle même avait

besoin de repos.

Une semaine entière se passa sans

que la lumière se fit pour Berthe. Ces

maturs froides et correctes qui com-

mendaient à leur visage comme à leurs

gestes, comme à leurs paroles, échap-

pent à l'observateur le plus fin.

Yvonne essayait de se conformer aux

clauses du contrat, sans y parvenir

entièrement. Tous les soirs elle ac-

compagnait Berthe dans sa chambre et

à défaut de la parole, ses yeux se fai-

saient interrogateurs avec tant d'in-

sistance et de tristesse, que Berthe

sentait les larmes lui venir aux yeux.

— Patience, patience, lui disait-elle.

Il me faut bien le temps de gagner la

confiance de sir Richard. Tu sais que

les Anglais se lient moins facilement

que nous. Je suis en bonne voie,

mais en me hâtant trop, je courrais le

risque de tout perdre. Sois donc rai-

sonnable, Yvonne.

Les escarmouches entre Berthe et

Frédéric continuaient toujours et de-

venaient chaque jour plus acerbés.

Le jeune homme paraissait sombre, ner-

veux, et jusqu'à un certain point ir-

rité de la familiarité qui s'était établie

entre Berthe et la famille Raifort.

Mme Berger qui détestait les natures

combatives tremblait quand elle voyait

Frédéric pénétrer dans la salle à

manger qui servait de lieu aux combats

journaliers que les deux adver-

saires se livraient. Bien des fois déjà

elle avait prononcé le mot de départ,

mais Yvonne devenait alors si triste,

elle s'attachait si désespérément à elle,

que la brave dame n'osait insister.

Songe donc disait la pauvre enfant à

Berthe, en l'entourant de ses bras en-

rassants, que si tu me quittais je n'au-

rais plus personne à qui parler de

mon pauvre amour et qu'il m'effouff-

lerait. Fais-moi ce léger sacrifice, reste

ici encore quelques jours. Peut-être

Richard parlera-t-il enfin. Alors ce

sera dans son propre cœur que je

pourrai m'épancher, et je te rendrai ta

liberté en te béniissant. Crois-tu que

j'hésiterais à le faire, si j'étais à ta

place et toi à la mienne.

Berthe souriait et cédait. Elle se

représentait difficilement, Yvonne lui

servant de confidente et de chaperon,

mais comprenait très bien que cette

plante frêle eût besoin d'un tuteur,

d'un bras sur lequel elle pût s'appuyer

d'un esprit plus robuste que le sien

pour la diriger et la soutenir. Et ce-

pendant elle, malgré sa supériorité et

son dévouement n'y parvenait qu'im-

parfaitement. Chaque jour passé ap-

portait un changement notable dans la

physionomie et les manières d'Yvonne.

Son visage s'éclaircissait, ses yeux s'é-

taient largement ouverts et elle deve-

nait d'une impressionnabilité inquié-

tante. Un mot la faisait palir et ame-

nait des larmes dans ses yeux. Pau-

vre mignonne, pensait Berthe, est ce

que l'amour serait toujours funeste à

ceux qui le ressentent.

Ah! que ne puis-je montrer à ce Ri-

chard le trésor que renferme ce petit

cœur qu'il t'a! Elle maudissait son

inappétence, et elle qui n'aurait pas

pleuré sur ses propres douleurs, ven-

sait des larmes amères sur celles

d'Yvonne.

Frédéric continuait de ne rien voir

de l'état de sa sœur. Sa grande poli-

tesse envers la famille Berger cachait

mal sa hantaine froideur. S'il parlait

assez volontiers à l'industriel et à sa

femme, il n'adressait jamais directe-

ment la parole à leur fille et paraissait

échoqué des prévenances de Richard

pour elle, surtout de la déférence qu'il

montrait pour ses opinions et même

pour ses goûts.

En faisant vos amplexes mentionnez L'Abéille,

B. V. P.

En faisant vos amplexes mentionnez L'Abéille,

B. V. P.

En faisant vos amplexes mentionnez L'Abéille,

B. V. P.

En faisant vos amplexes mentionnez L'Abéille,

B. V. P.

En faisant vos amplexes mentionnez L'Abéille,

B. V. P.

En faisant vos amplexes mentionnez L'Abéille,

B. V. P.